



HAL
open science

Dámaso Alonso, Madrid, 1898-1990

Emmanuel Le Vagueresse

► **To cite this version:**

Emmanuel Le Vagueresse. Dámaso Alonso, Madrid, 1898-1990. Baeza Soto, Juan Carlos; Le Vagueresse, Emmanuel. Les poètes de 27: anthologie bilingue, ÉPURE - Éditions et Presses universitaires de Reims, pp.222-259, 2019, 978-2-37496-096-8. hal-02946695

HAL Id: hal-02946695

<https://hal.univ-reims.fr/hal-02946695v1>

Submitted on 23 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Dámaso Alonso

MADRID, 1898 • 1990

Dámaso Alonso est le poète (Prix National de Littérature 1927, Prix Cervantès 1978) qui a forgé après coup, en 1948, l'expression « Génération de 27 », mais il est aussi un savant, philologue, poéticien profus et expert, en même temps que styliste – et épris de stylistique – virtuose et amant de la langue, sans doute davantage resté dans l'histoire littéraire pour ses travaux de critique, littéraire et poétique, que pour sa création poétique elle-même, excepté le célèbre poème « Insomnio » (« Insomnie »), qui ouvre son recueil poétique lui-même le plus connu, le plus original et le plus achevé, de l'avis général : *Hijos de la ira. Diario íntimo* (*Fils de la colère. Journal intime*).

Ce recueil paraît en Espagne en 1944, année où il publie d'ailleurs un second recueil au titre et aux accents mystiques, *Oscura noticia* (*Obscure nouvelle*), où, déjà, se font entendre les préoccupations de l'homme déraciné sur terre, que le poète décide de chanter en acceptant l'obscurité de ce Dieu inaccessible ou caché, dont le poète doit dire, justement, et le mystère et l'éloignement, quitte à les regretter, parfois. Et, ce, même si le choix du sonnet semblait imposer

dans ce recueil la retenue face à un épanchement lyrique qui aurait été, sinon, par trop incontrôlé.

Mais si l'on remonte à présent le cours de sa vie, on notera qu'en 1927 Alonso faisait partie des jeunes gens modernes qui fêtent le tricentenaire de la mort du grand poète et dramaturge du Siècle d'Or Luis de Góngora, dont il réédite de manière érudite la *Fábula de Polifemo y Galatea* (*Fable de Polyphème et Galatée*, 1612), en faisant redécouvrir son auteur par une série de critiques¹ qui vont à l'encontre d'une approche historiciste de la poésie telle que son maître Ramón Menéndez Pidal la professait. L'article d'Alonso intitulé « Escila y Caribdis de la literatura española » (« Charybde et Scylla de la littérature espagnole »), qui sera publié en 1933 dans la revue *Cruz y Raya*², critique avec une grande acuité d'esprit et une culture immense la vulgate d'une littérature espagnole « réaliste » en toutes époques, Alonso lui opposant la présence tout au long des siècles d'une grande variété d'écrits orientés davantage vers l'imagination, l'illusion, voire l'idéalisme.

Il écrira aussi sur saint Jean de la Croix (*La poesía de San Juan de la Cruz* [*La Poésie de saint Jean de la Croix*, 1942]), qui sera l'une des sources de l'inquiétude mystique de son recueil *Obscure nouvelle* ou sur Lope de Vega (*En torno a Lope* [*À propos de Lope*, 1972]) et le Siècle d'Or en général, mais aussi sur la poésie de son temps, entre autres multiples essais produits tout au long de sa vie, dont certains ont pu faire date, comme *Poesía española. Ensayo de métodos y límites estilísticos* (*Poésie espagnole. Essai de méthodes et de limites stylistiques*, 1950) ou *De los siglos oscuros al de oro* (*Des siècles obscurs au siècle d'or*, 1958). Il fonda aussi la « Biblioteca Románica » de la maison d'édition Gredos – ses œuvres

1 Cf. l'édition qu'il procure des *Soledades* (*Solitudes*, 1613) du même auteur, accompagnée d'une paraphrase explicative, ou le volume *La lengua poética de Góngora* (*La Langue poétique de Góngora*, 1935), prélude à bien d'autres études d'Alonso sur le même écrivain.

2 Revue culturelle dirigée par José Bergamín, qui circula de 1933 à 1966, et fut éditée par un groupe d'intellectuels catholiques. La grande revue intellectuelle de l'époque, en Espagne, *Revista de Occidente*, fondée par le philosophe José Ortega y Gasset en 1923 – et que ce dernier dirigea jusqu'en 1936 – compta aussi avec sa collaboration.

complètes y ont, en outre, été publiées en dix tomes – et fut directeur de la *Revista de Filología Española*. Comme l'écrit avec raison Jordi Bonells, « la trajectoire intellectuelle de Dámaso Alonso est celle de l'érudit devenu poète, plus par mimétisme amical et solidarité générationnelle que par véritable élan créateur³ ».

En attendant, il suivit des études de lettres et de droit, se retrouva lecteur d'espagnol deux années durant à Oxford, où il apprit à aimer la poésie anglaise, de T. S. Eliot à W. B. Yeats, devenant professeur de langue et littérature espagnoles à son retour de Grande-Bretagne, en 1933, à Valence⁴. Si son tout premier recueil, qui fut publié en 1921, *Poemas puros. Poemillas de la ciudad* (*Poèmes purs. Petits poèmes de la ville*) et le deuxième, *El viento y el verso* (*Le Vent et le Vers*), sous la forme de douze poèmes publiés dans la revue *Sí*, dirigée par Juan Ramón Jiménez, pèchent encore par un formalisme trop visible ou systématique et un mimétisme avec la « poésie pure » et essentialiste du grand Juan Ramón, à l'imitation de bien des jeunes poètes de son époque influencés par ce magistère, le recueil cité plus haut, *Fils de la colère*, paru presque vingt ans plus tard, en 1944, sans autre création poétique de la part d'Alonso dans l'intervalle, retentit comme un coup de tonnerre dans le paysage littéraire – et culturel – figé et aboulique de l'im-médiat après-guerre espagnol.

À l'instar du fondateur *Sombra del Paraíso* (*Ombre du Paradis*) de Vicente Aleixandre – un poète rencontré, comme Federico García Lorca, dès 1917, les deux auteurs, bientôt ses amis, ayant profondément marqué Alonso⁵ – et, dans une moindre mesure, à l'image du plus discret *Raíz* (*Racine*) de José Luis Hidalgo, *Fils de la colère* fit véritablement de 1944 l'année d'inflexion de la poésie espagnole sur

3 Jordi Bonells, entrée « Dámaso Alonso », dans J. Bonells (dir.), *Dictionnaire des littératures hispaniques. Espagne et Amérique Latine*, Paris, Robert Laffont, 2009, p. 38.

4 Valence où il demeura pendant la Guerre civile, après être resté, réfugié, à la Résidence d'Étudiants de Madrid, comme Ortega y Gasset et d'autres intellectuels espagnols, pendant les premières semaines du conflit, par crainte de représailles de la part des Républicains, leurs beaux-frères étant des sympathisants notoires du mouvement nationaliste qui avait fomenté le coup d'État raté contre la République. À Valence, Alonso participa à la revue *Hora de España*.

5 C'est à la célèbre « Resi », la Résidence d'Étudiants de Madrid, vivier intellectuel et artistique de cet âge d'or de la création et de la pensée espagnoles du temps, dirigée alors par le professeur et pédagogue Alberto Jiménez Fraud, qu'il fera la connaissance des membres de la future « Génération de 27 », parmi lesquels Federico García Lorca, Rafael Alberti, Manuel Altolaguirre, Luis Buñuel, Salvador Dalí, Pepín Bello et, donc, Vicente Aleixandre.

la terre même des vainqueurs de la Guerre civile, le début d'un renouveau et d'un espoir vers la lutte et la (re)prise de parole en ces temps d'une dictature de fer, même s'il ne s'agit « que » de poésie.

C'est que, en 1944, la quasi-totalité des compagnons de « génération », tous républicains, de Dámaso Alonso, se sont exilés depuis longtemps, quand ils n'ont pas été assassinés ou mis en prison par les Nationalistes pendant la Guerre civile, excepté un Alexandre trop malade pour quitter son pays et un Gerardo Diego franchement nationaliste ; mais lui, Alonso, choisit de rester en Espagne, sans pour autant vivre en « exil intérieur », comme on le verra. Malgré tout, débiter un recueil, cinq ans après la fin de la Guerre civile et en étant soumis au poids de la censure franquiste, par le vers « Madrid est une ville de plus d'un million de cadavres (selon les dernières statistiques) » est un signe fort pour les lecteurs potentiels, qui pensent immédiatement au nombre d'habitants, alors, de la capitale et, même si ce chiffre paraît aujourd'hui quelque peu exagéré, au nombre de victimes de la toute récente Guerre civile⁶. Et, ce, bien que le « Madrid » explosif, dans tous les sens du terme – et pas seulement parce qu'il est le premier mot de *Fils de la colère* – reste la seule occurrence d'une localisation explicitement espagnole dans tout le recueil en question...

Bien qu'il faille relativiser, de la même façon, le courage réel de Dámaso Alonso, qui resta toute sa vie du « bon côté » des instances culturelles officielles du franquisme et siégea tôt, par exemple, à la *Real Academia Española* (dès 1948, une institution qu'il dirigera entre 1968 et 1982⁷), tout comme il siégea plus tard à la *Real Academia de Historia* (en 1959), après avoir obtenu une chaire de Philologie Romantique à l'Université de Madrid très peu de temps après la fin de la guerre, il n'en reste pas moins que, avec ces *Fils de la colère*, il exprime l'angoisse collective d'un peuple déraciné (d'où le courant de la poésie dit du « déracinement » de cette première *posguerra*, auquel on peut ajouter les poésies initiales de José Hierro, celles d'Eugenio G. de Nora ou de Carlos Bousoño), autant que d'un individu : un mal-être aussi bien groupal qu'intime (cf. le sous-titre du recueil : « Journal intime ») et individuel, ce qui fit que la censure

6 On pense au titre du roman de José María Gironella, *Un millón de muertos* (*Un million de morts*), qui sera publié en 1961.

7 Sous son mandat, il s'efforça d'unir les différentes Académies de langue hispanique du continent américain. Il fit don, par ailleurs, de son imposante bibliothèque à cette même Real Academia Española.

laissa « passer » ces vers d'un sympathisant roué du régime. Des vers que les censeurs et leurs sinistres « crayons rouges » préférèrent voir comme des considérations métaphysiques somme toutes inoffensives, sans même penser, peut-être, qu'elles recelaient un fond de cet existentialisme honni lorsque professé par les écrivains et intellectuels de la France voisine d'après-guerre, comme Sartre et ses épigones.

Et pourtant ! L'obsession de la responsabilité, voire de la culpabilité, se lit sans cesse dans *Fils de la colère*, via un lyrisme véhément où le poète s'invective parfois nommément, où la putréfaction menace et attaque à l'envi choses et êtres, corps et âmes. Dieu, qui semble avoir claqué la porte de ses responsabilités, Lui, y est interpellé comme le grand amnésique du sort de ces hommes en déréliction, ces « fils de la colère », précisément, une expression empruntée au Nouveau Testament⁸. La mort, la douleur – l'une des caractéristiques essentielles de l'homme, pour le poète, une douleur déliée d'un événement précis qui la causerait –, le côté éphémère de notre passage sur terre, sont poétisés avec virulence, mais s'élèvent ainsi à ce rang existentiel, sinon existentialiste, mentionné plus haut, paradoxalement dû à un poète revendiquant *de facto* sa fonction de démiurge.

Ce qui frappe encore aujourd'hui, dans le livre en question, c'est l'extrême liberté formelle de ces vers libres dont la longueur, faussement prosaïque, se prolonge parfois à l'infini, alternant avec de perturbants vers brefs : liberté d'abord métrique, donc, de ces poèmes dé-composés comme les chairs évoquées dans le recueil, déstructurés dans des architectures versales inédites depuis bien longtemps (*i.e.* avant la Guerre civile), sans rimes, où l'on peut identifier çà et là des mètres canoniques, alexandrins et autres, mais comme perdus dans le poème, car moins que jamais d'actualité dans ce monde obscur et violent, dévasté et en crise : l'Espagne, mais aussi l'Univers tout entier.

Le recours, dans *Fils de la colère*, à un lexique souvent familier et/ou cru heurte le lecteur espagnol de poésie de 1944, qui n'avait jusqu'alors à sa disposition que la poésie religieuse la plus officielle et la plus rhétorique, mais il n'empêche pas la présence d'un vocabulaire plus soutenu, comme pour désarçonner encore un peu plus un lecteur déjà troublé et rendu malade par les souvenirs latents et

⁸ Dans l'Épître de saint Paul apôtre aux Éphésiens, II : 3, qui parle d'« enfants de colère », que l'on préfère traduire ici par « fils de la colère », pour garder la sonorité et la brièveté du titre du recueil en question.

cryptés des récentes guerres, fratricide et mondiale. Si, par la suite, Alonso ne produira plus de poésie aussi novatrice et radicale et gèrera sa « carrière » en bon fonctionnaire culturel du régime, rempli d'honneurs et de prix, y compris étrangers (professeur invité dans de nombreuses universités nord-américaines, membre honoraire de l'Académie Mexicaine de la Langue, entre autres), il peut, à bon droit, demeurer dans l'histoire de la poésie espagnole pour ce recueil si impressionnant qu'est *Fils de la colère*, écrit à rebours de soi-même et de son territoire culturel, en quelque sorte, au point que le succès de ce recueil le surprit.

Surprise de l'écrivain, d'abord, parce que, sans doute craintif d'une réaction des hiérarques franquistes à son égard face à cet engouement, pour une bonne part, de nombre d'anciens « Vaincus » du conflit, il se réfugia dans un premier temps dans le mutisme, puis fit comprendre que son livre était davantage une interrogation existentielle où Dieu, même malmené, n'est pas absent, que la condamnation d'un régime. Ce que ce recueil de Dámaso Alonso n'est certes pas, mais en période de dictature et, donc, d'écriture « à double-entendre », le lecteur est plus que jamais libre de sa lecture.

Apparurent alors, des années plus tard – la trajectoire d'Alonso est en effet irrégulière – ces nouveaux échanges avec « son » Dieu, cette fois d'une manière un peu plus apaisée, que seront *Hombre y Dios (Homme et Dieu)*⁹ en 1955 et, bien plus tard encore, *Gozos de la vista (Joies de la vue)* en 1981 et *Duda y amor sobre el Ser Supremo (Doute et amour sur l'Être Suprême)* en 1985, recueils dont la qualité intrinsèque n'a en revanche rien à voir avec la bombe hapax que fut *Fils de la colère*. Lorsqu'il mourut, à l'heure du dernier voyage, son épouse récita à ses obsèques quelques vers du recueil phare qu'est *Fils de la colère*, des vers qu'Alonso avait choisis pour ce moment, et qui rappellent que ce recueil en partie iconoclaste est, aussi, un livre de foi, donc, pour toujours et à jamais, polysémique : « Virgen María, Madre, / dormir quiero en tus brazos / hasta que en Dios despierte » (« Vierge Marie, Mère, / je veux dormir dans tes bras / jusqu'à ce qu'en Dieu je me réveille¹⁰ »).

Emmanuel Le Vagueresse

9 Recueil où l'on peut déceler l'influence de James Joyce, dont le *Portrait de l'artiste en jeune homme (A Portrait of the Artist as a Young Man, 1916)* avait été traduit en espagnol par Alonso sous le pseudonyme quasi anagrammatique d'Alfonso Donado en 1926.

10 « A la Virgen María » (« À la Vierge Marie »).

Poemas puros. Poemillas de la ciudad

«La ventana, abierta»

¿Qué nueva luz, qué clara maravilla
se aposentó en mi alma? En el oscuro
calabozo carnal se hundió la arcilla.
Hay en el cielo azul un vuelo puro

de palomas en celo. La semilla
rompió la costra del barbecho duro,
y, bajo el sol, ondula la amarilla
gloria del trigo para el pan futuro.

Y el alma está en reposo porque es buena.
Tengo el manso dolor, tengo la pena
del mal que te hice ayer, oh alma mía.

¡Pero en el día cierto de mañana,
por el cuadro estival de la ventana
entrará la canción de la alegría!

«Calle de arrabal»

Se me quedó en lo hondo
una visión tan clara,
que tengo que entornar los ojos cuando
pretendo recordarla.

A un lado, hay un calvero de solares;
enfrente, están las casas alineadas,
porque esperan que de un momento a otro
la Primavera pasará.

Las sábanas,
aún goteantes, penden
de todas las ventanas.
El viento juega con el sol en ellas
y ellas ríen del juego y de la gracia.

Y hay las niñas bonitas
que se peinan al aire libre.

Poèmes purs. Petits poèmes de la ville

« La Fenêtre, ouverte »

Quelle nouvelle lumière, quelle claire merveille
a pris ses quartiers dans mon âme ? Dans l'obscur
cachot charnel a sombré l'argile.
Il y a dans le ciel bleu un vol pur

de colombes en chaleur. La graine
a rompu la croûte de la dure jachère,
et, sous le soleil, ondoie la jaune
gloire du blé pour le pain futur.

Et l'âme est en repos parce qu'elle est bonne.
J'ai en moi la douleur tranquille, j'ai la peine
du mal que je t'ai fait hier, oh mon âme.

Mais au jour certain qui vient demain,
par le tableau estival de ta fenêtre
entrera la chanson de la joie !

« Rue de faubourg »

Est restée au fond de moi
une vision si claire,
que je dois fermer à demi les yeux quand
je cherche à m'en souvenir.

D'un côté, il y a une clairière de terrains vagues ;
en face, les maisons sont alignées,
car elles espèrent que d'un moment à l'autre
le Printemps passera.

Les draps,
qui gouttent encore, pendent
à toutes les fenêtres.
Le vent joue sur eux avec le soleil
et eux ils rient de ce jeu et de ce bon tour.

Et il y a les jolies petites filles
qui se peignent en plein air.

Cantan
los chicos de una escuela la lección.
Las once dan.
Por el arroyo pasa
un viejo cojitranco,
que empuja su carrito de naranjas.

El viento y el verso

«El niño y la cometa»

El niño se sonreía
–mano inhábil, ojo atento–
y la cometa en el viento
–su corazón– se cernía.

Ave, cometa de un día,
su corazón soñoliento.
Pues el corazón quería
huir, pero no podía,
pero no sabía, al viento.

Oscura noticia

«Sueño de las dos ciervas»

I.
¡Oh terso claroscuro del durmiente!
Derribadas las lindes, fluyó el sueño.
Sólo el espacio.

Luz y sombra, dos ciervas velocísimas,
huyen hacia la hontana de aguas frescas,
centro de todo.

¿Vivir no es más que el roce de su viento?
Fuga del viento, angustia, luz y sombra:
forma de todo.

Y las ciervas, las ciervas incansables
flechas emparejadas hacia el hito,
huyen y huyen.

Les garçons
d'une école chantent la leçon.
Onze heures sonnent.
Dans la rue passe
un vieux boiteux,
qui pousse son chariot d'oranges.

Le Vent et le Vers

« L'Enfant et le Cerf-volant »

L'enfant souriait
– main malhabile, œil vigilant –
et le cerf-volant dans le vent
– son cœur – planait.

Oiseau, cerf-volant d'une journée,
son cœur somnolent.
Puisque le cœur voulait
fuir, mais ne le pouvait,
mais ne le savait, au vent.

Obscure nouvelle

« Songe des deux biches »

I.
Oh pur clair-obscur du couchant !
Une fois les confins abattus, s'écoula le songe.
Seulement l'espace.

Lumière et ombre, deux biches des plus rapides,
fuiant vers les sources aux eaux fraîches,
centre de tout.

Vivre, n'est-ce que le frôlement de leur vent ?
Fuite du vent, angoisse, lumière et ombre :
forme de tout.

Et les biches, les biches infatigables,
flèches appariées vers l'objectif,
fuiant et fuiant encore.

El árbol del espacio. (Duerme el hombre.)
Al fin de cada rama hay una estrella.
Noche: los siglos.

II.

El árbol del espacio. Duerme el hombre.
Al fin de cada rama hay una estrella.
Noche: los siglos.

Duerme y se agita con terror: comprende.
Ha comprendido, y se le eriza el alma.
¡Gélido sueño!

Huye el gran árbol que florece estrellas,
huyen las ciervas de los pies veloces,
huye la fuente.

¿Por qué nos huyes, Dios, por qué nos huyes?
Tu veste en rastro, tu cabello en cauda,
¿dónde se anegan?

¿Hay un hondón, bocana del espacio,
negra rotura hacia la nada, donde
viertes tu aliento?

Ay, nunca formas llegarán a esencia,
nunca ciervas a fuente fugitiva.
¡Ay, nunca, nunca!

«Noche»

Pozo de alto bullir –escalofríos
y hervores de tus fuentes azuladas–,
que, en pulular de estrellas enjambradas,
riegas a Dios sus lóbregos baldíos:

aún hay más noche en los veneros míos
donde las aguas rugen represadas,
más lívidas estrellas derramadas,
más turbias nebulosas, más vacíos.

Acaso tú, al brocal de tu ancho cielo,
entre mis negras aguas de amargura
miras mi torpe rebullir lejano.

L'arbre de l'espace. (L'homme dort.)
Au bout de chaque branche il y a une étoile.
Nuit : les siècles.

II.

L'arbre de l'espace. L'homme dort.
Au bout de chaque branche il y a une étoile.
Nuit : les siècles.

Il dort et s'agite avec terreur : il comprend.
Il a compris, et son âme se hérissé.
Rêve de givre !

Fuit le grand arbre à fleurs d'étoiles,
fuient les biches aux pieds rapides,
fuit la source.

Pourquoi nous fuis-tu, Dieu, pourquoi nous fuis-tu ?
Tes habits en herse, tes cheveux en traîne,
où sombrent-ils ?

Y a-t-il un chas, goulet de l'espace,
noire déchirure vers le néant, où
tu verses ton souffle ?

Hélas, jamais les formes ne parviendront à l'essence,
jamais les biches à une source fugitive.
Hélas, jamais, jamais !

« Nuit »

Puits qui bouillonnent tant – frissons
et fièvres de tes sources bleutées –,
qui, dans un pullulement d'étoiles en essaim,
arroses de Dieu les lugubres terres en friche :

il y a encore plus de nuit dans mes gisements
où les eaux rugissent d'être retenues,
plus de livides étoiles déversées,
plus de troubles nébuleuses, plus de vides.

Toi, peut-être, sur la margelle de ton large ciel,
entre mes noires eaux d'amertume
tu regardes mon agitation gauche et lointaine.

Yo interrogo a tu abismo, desde el suelo.
Oh doble pozo oscuro. Oh doble hondura.
Tú, pozo sideral; yo, pozo humano.

Hijos de la ira

«Insomnio»

Madrid es una ciudad de más de un millón de cadáveres
(según las últimas estadísticas).
A veces en la noche yo me revuelvo y me incorporo en este
nicho en que hace 45 años que me pudro,
y paso largas horas oyendo gemir al huracán, o ladrar los
perros, o fluir blandamente la luz de la luna.
Y paso largas horas gimiendo como el huracán, ladrando
como un perro enfurecido, fluyendo como la leche de la
ubre caliente de una gran vaca amarilla.
Y paso largas horas preguntándole a Dios, preguntándole
por qué se pudre lentamente mi alma,
por qué se pudren más de un millón de cadáveres en esta
ciudad de Madrid,
por qué mil millones de cadáveres se pudren lentamente en
el mundo.
Dime, ¿qué huerto quieres abonar con nuestra
podredumbre?
¿Temes que se te sequen los grandes rosales del día, las
tristes azucenas letales de tus noches?

«Yo»

Mi portento inmediato,
mi frenética pasión de cada día,
mi flor, mi ángel de cada instante,
aun como el pan caliente con olor de tu hornada,
aun sumergido en las aguas de Dios,
y en los aires azules del día original del mundo:
dime, dulce amor mío,
dime, presencia incógnita,
45 años de misteriosa compañía,
¿aún no son suficientes
para entregarte, para desvelarte
a tu amigo, a tu hermano,
a tu triste doble?

Moi j'interroge ton abîme depuis le sol.
Oh double puits obscur. Oh double profondeur.
Toi, puits sidéral ; moi, puits humain.

Fils de la colère

« Insomnie »

Madrid est une ville de plus d'un million de cadavres (selon les dernières statistiques).
Parfois la nuit moi je me retourne et je me redresse dans cette niche où cela fait 45 ans que je pourris,
et je passe de longues heures à entendre gémir l'ouragan, ou aboyer les chiens, ou s'écouler mollement la lumière de la lune.
Et je passe de longues heures à gémir comme l'ouragan, à aboyer comme un chien en furie, m'écoulant comme le lait du pis tout chaud d'une grande vache jaune.
Et je passe de longues heures à demander à Dieu, à lui demander pourquoi pourrit lentement mon âme, pourquoi pourrissent plus d'un million de cadavres dans cette ville de Madrid, pourquoi un milliard de cadavres pourrissent lentement dans le monde.
Dis-moi, quel jardin veux-tu fertiliser avec notre pourriture ?
Crains-tu que se dessèchent tes grands rosiers du jour, les tristes lys fatals de tes nuits ?

« Moi »

Mon prodige immédiat,
ma frénétique passion de chaque jour,
ma fleur, mon ange de chaque instant,
même comme le pain chaud et l'odeur de ta fournée,
même submergé dans les eaux de Dieu,
et dans l'air azur du jour originel du monde :
dis-moi, mon doux amour,
dis-moi, présence inconnue,
45 ans de mystérieuse compagnie,
ne sont-ils pas suffisants
pour te livrer, pour te dévoiler
à ton ami, à ton frère,
à ton triste double ?

¡No, no! Dime, alacrán, necrófago,
cadáver que se me está pudriendo encima
desde hace 45 años,
hiena crepuscular,
fétida hidra de 800.000 cabezas,
¿por qué siempre me muestras sólo una cara?
Siempre a cada segundo una cara distinta,
unos ojos crueles,
los ojos de un desconocido,
que me miran sin comprender
(con ese odio del desconocido)
y pasan:
a cada segundo.
Son tus cabezas hediondas, tus cabezas crueles,
oh hidra violácea.

Hace 45 años que te odio,
que te escupo, que te maldigo,
pero no sé a quién maldigo,
a quién odio, a quién escupo.

Dulce,
dulce amor mío incógnito,
45 años hace ya
que te amo.

«Elegía a un moscardón azul»

Sí, yo te asesiné estúpidamente. Me molestaba tu zumbido
mientras escribía un hermoso, un dulce soneto de amor.
Y era una consonante en *-úcar*, para rimar con *azúcar*,
lo que me faltaba.
Mais, qui dira les torts de la rime ?

Luego sentí congoja
y me acerqué hasta ti: eras muy bello.
Grandes ojos oblicuos
te coronan la frente,
como un turbante de oriental monarca.
Ojos inmensos, bellos ojos pardos,
por donde entró la lanza del deseo,
el bullir, los meneos de la hembra,
su gran proximidad abrasadora,
bajo la luz del mundo.

Non, non ! Dis-moi, scorpion, nécrophage,
cadavre qui es en train de pourrir par-dessus moi
depuis 45 ans,
hyène crépusculaire,
fétide hydre à 800 000 têtes,
pourquoi me montres-tu toujours un seul visage ?
Toujours à chaque seconde un visage distinct,
des yeux cruels,
les yeux d'un inconnu,
qui me regardent sans comprendre
(avec cette haine propre à un inconnu)
et qui passent :
à chaque seconde.
Ce sont tes têtes répugnantes, tes têtes cruelles,
oh hydre violacée.

Cela fait 45 ans que je te hais,
que je te crache dessus, que je te maudis,
mais je ne sais pas qui je maudis,
qui je hais, sur qui je crache.

Mon doux,
mon doux amour inconnu,
cela fait 45 ans déjà
que je t'aime.

« Élégie à une mouche bleue »

Oui, je t'ai assassinée de manière stupide.
Ton bourdonnement me dérangeait, alors que j'écrivais un
beau, un doux sonnet d'amour.
Et c'est une rime en *-úcar*,
pour rimer avec *azúcar*, qui me manquait.
Mais, qui dira les torts de la rime ?

Puis j'ai senti de l'angoisse
et me suis approché jusqu'à toi : tu étais très belle.
De grands yeux obliques
couronnent ton front,
comme un turban de monarque oriental.
Des yeux immenses, de beaux yeux bruns,
par où entra la lance du désir,
l'agitation, les mouvements de la femelle,
sa grande proximité qui embrase,
sous la lumière du monde.

Tan grandes son tus ojos, que tu alma
era quizá como un enorme incendio,
cual una lumbrarada de colores,
como un fanal de faro. Así, en la siesta,
el alto miradero de cristales,
diáfano y desnudo, sobre el mar,
en mi casa de niño.

Cuando yo te maté,
mirabas hacia fuera,
a mi jardín. Este diciembre claro
me empuja los colores y la luz,
como bloques de mármol, brutalmente,
cual si el cristal del aire se me hundiera,
astillándome el alma sus aristas.

Eso que viste desde mi ventana,
eso es el mundo.
Siempre se agolpa igual: luces y formas,
árbol, arbusto, flor, colina, cielo
con nubes o sin nubes,
y, ya rojos, ya grises, los tejados
del hombre. Nada más: siempre es lo mismo.
Es una granazón, una abundancia,
es un tierno pujar de jugos hondos,
que levanta el amor y Dios ordena
en nódulos y en haces,
en dulce hervir no más.

Oh sí, me alegro
de que fuera lo último
que vieras tú, la imagen de color
que sordamente bullirá en tu nada.
Este paisaje, esas
rosas, esas moreras ya desnudas,
ese tímido almendro que aún ofrece
sus tiernas hojas vivas al invierno,
ese verde cerrillo
que en lenta curva corta mi ventana,
y esa ciudad al fondo,
serán también una presencia oscura
en mi nada, en mi noche.
¡Oh, pobre ser, igual, igual tú y yo!

En tu noble cabeza
que ahora un hilo blancuzco
apenas une al tronco,

Si grands sont tes yeux, que ton âme
était peut-être comme un énorme incendie,
comme un feu lumineux de couleurs,
comme le fanal d'un phare. De même, pendant la sieste,
le haut belvédère et ses carreaux,
diaphane et nu, au-dessus de la mer,
dans ma maison d'enfant.

Quand je t'ai tuée,
tu regardais vers l'extérieur,
vers mon jardin. Ce décembre clair
pousse mes couleurs et ma lumière,
comme des blocs de marbre, brutalement,
comme si le cristal de l'air s'effondrait en moi,
pendant que ses arêtes fendent mon âme.

Ce que tu as vu depuis ma fenêtre,
cela, c'est le monde.
Il se forme toujours pareil : lumières et formes,
arbre, arbuste, fleur, colline, ciel
avec des nuages ou sans nuages,
et, soit rouges, soit gris, les toits
de l'homme. Rien d'autre : c'est toujours la même chose.
C'est une grenaison, une abondance,
c'est une tendre poussée de suc profonds,
que l'amour fait naître et que Dieu ordonne
en nodules et en faisceaux,
un doux bouillonnement, rien d'autre.

Oh oui, je me réjouis

que ce soit la dernière chose
que tu aies vu toi, l'image en couleur
qui sourdement s'agitiera dans ton néant.
Ce paysage, ces
roses, ces mûriers à présent dénudés,
ce timide amandier qui offre encore
ses tendres feuilles vives à l'hiver,
ce vert coteau
qui en une lente courbe coupe ma fenêtre,
et cette ville dans le fond,
seront aussi une présence obscure
dans mon néant, dans ma nuit.
Oh pauvre être, pareil, pareils toi et moi !

Sur ta noble tête
qu'à présent un fil blanchâtre
unit à peine au tronc,

tu enorme trompa
se ha quedado extendida.
¿Qué zumos o qué azúcares
voluptuosamente
aspirabas, qué aroma tentador
te estaba dando
esos tirones sordos
que hacen que el caminante siga y siga
(aun a pesar del frío del crepúsculo,
aun a pesar del sueño),
esos dulces clamores,
esa necesidad de ser futuros
que llamamos la vida,
en aquel mismo instante
en que súbitamente el mundo se te hundió
como un gran trasatlántico
que lleno de delicias y colores
choca contra los hielos y se esfuma
en la sombra, en la nada?

¿Viste quizá por último
mis tres rosas postreras?

Un zarpazo
brutal, una terrible llama roja,
brasa que en un relámpago violeta
se condensaba. Y frío. ¡Frío!: un hielo
como al fin del otoño
cuando la nube del granizo
con brusco alón de sombra nos emplomiza el aire.
No viste ya. Y cesaron
los delicados vientos
de enhebrar los estigmas de tu elegante abdomen
(como una góndola,
como una guzla del azul más puro)
y el corazón elemental cesó
de latir. De costado
caíste. Dos, tres veces
un obstinado artejo
tembló en el aire, cual si condensara
en cifra los latidos
del mundo, su mensaje
final.
Y fuiste cosa: un muerto.
Sólo ya cosa, sólo ya materia
orgánica, que en un torrente oscuro
volverá al mundo mineral. ¡Oh Dios,
oh misterioso Dios,

ton énorme trompe
est restée déployée.
Quels jus ou quels sucres
voluptueusement
aspirais-tu, quel arôme tentateur
produisait en toi
ces secousses sourdes
qui font que le voyageur continue encore et encore
(même en dépit du froid du crépuscule,
même en dépit du sommeil),
ces douces clameurs,
cette nécessité d'être à venir
que nous appelons la vie,
au moment même
où soudainement ton monde a sombré
comme un grand transatlantique
qui rempli de délices et de couleurs
heurte les glaces et s'évanouit
dans l'ombre, dans le néant ?

As-tu vu peut-être pour finir
mes trois roses ultimes ?

Un coup de griffe
brutal, une terrible flamme rouge,
braise qui en un éclair couleur violette
se condensait. Et froid. Froid ! : de la glace
comme à la fin de l'automne
quand le nuage de la grêle
de sa brusque aile d'ombre rend notre air de plomb.
Tu n'as plus vu. Et ils ont cessé,
les vents délicats,
d'enfiler les stigmates de ton élégant abdomen
(comme une gondole,
comme une guzla du bleu le plus pur)
et le cœur élémentaire a cessé
de battre. Sur le côté
tu es tombée. Deux, trois fois
une articulation obstinée
a tremblé dans l'air, comme si elle condensait
en abrégé le pouls
du monde, son message
final.
Et tu es devenue chose : une morte.
Rien qu'une chose désormais, rien que de la matière
organique, qui dans un torrent obscur
retournera au monde minéral. Oh Dieu,
oh mystérieux Dieu,

para empezar de Nuevo por enésima vez
tu enorme rueda!

Estabas en mi casa,
mirabas mi jardín, eras muy bello.
Yo te maté.
¡Oh si pudiera ahora
darte otra vez la vida,
yo que te di la muerte!

«Monstruos»

Todos los días rezo esta oración
al levantarme.

Oh Dios,
no me atormentes más.
Dime qué significan
estos espantos que me rodean.
Cercado estoy de monstruos
que mudamente me preguntan,
igual, igual que yo les interrogo a ellos.
Que tal vez te preguntan,
lo mismo que yo en vano perturbo
el silencio de tu invariable noche
con mi desgarradora interrogación.
Bajo la penumbra de las estrellas
y bajo la terrible tieniebla de la luz solar,
me acechan ojos enemigos,
formas grotescas me vigilan,
colores hirientes lazos me están tendiendo:
¡son monstruos,
estoy cercado de monstruos!

No me devoran.
Devoran mi reposo anhelado,
me hacen ser una pregunta que se desarrolla a sí misma,
me hacen hombre,
monstruo entre monstruos.

No, ninguno tan horrible
como este Dámaso frenético,
como este amarillo ciempiés que hacia ti clama con todos
sus tentáculos enloquecidos,
como esta bestia inmediata

pour recommencer une énième fois
ton énorme roue !

Tu étais dans ma maison,
tu regardais le jardin, tu étais très belle.
Moi je t'ai tuée.
Oh si je pouvais à présent
te redonner la vie,
moi qui t'ai donné la mort.

« Monstres »

Tous les matins je dis cette prière
en me levant :

Oh Dieu,
ne me tourmente plus.
Dis-moi ce que signifient
ces frayeurs qui m'entourent.
Je suis cerné par des monstres
qui en silence me questionnent,
pareil, tout pareil que je les interroge, eux.
Qui peut-être te questionnent,
comme moi en vain je perturbe
le silence de ton immuable nuit
avec ma déchirante interrogation.
Sous la pénombre des étoiles
et sous la terrible ténèbre de la lumière solaire,
me guettent des yeux ennemis,
des formes grotesques me surveillent,
des couleurs blessantes me tendent des pièges :
ce sont des monstres,
je suis cerné par des monstres !

Ils ne me dévorent pas.
Ils dévorent le repos auquel j'aspire,
ils me transforment en une angoisse qui se développe
elle-même,
ils me transforment en homme,
monstre parmi d'autres monstres.

Non, aucun d'aussi horrible
que ce Dámaso frénétique,
que ce mille-pattes jaune qui vers toi crie avec tous ses ten-
tacules affolés,
que cette bête immédiate

transfundida en una angustia fluyente;
no, ninguno tan monstruoso
como esta alimaña que brama hacia ti,
como esta desgarrada incógnita
que ahora te increpa con gemidos articulados,
que ahora te dice:
«Oh Dios,
no me atormentes más,
dime qué significan
estos monstruos que me rodean
y este espanto íntimo que hacia ti gime en la noche.»

«A Pizca»

Bestia que lloras a mi lado, dime:
¿Qué dios huraño
te remueve la entraña?
¿A quién o a qué vacío
se dirige tu anhelo,
tu oscuro corazón?
¿Por qué gimes, qué husmeas, qué avizoras?
¿Husmeas, di, la muerte?
¿Aúllas a la muerte,
proyectada, cual otro can famélico,
detrás de mí, de tu amo?
Ay, Pizca,
tu terror es quizá sólo el del hombre
que el biello enarbolaba,
o el horror de la fiera
más potente que tú.
Tú, sí, Pizca; tal vez lloras por eso.
Yo, no.

Lo que siento es
un horror inicial de nebulosa;
o ese espanto al vacío,
cuando el ser se disuelve, esa amargura
del astro que se enfría entre lumbreras
más jóvenes, con frío sideral,
con ese frío que termina
en la primera noche, aún no creada;
o esa verdosa angustia del cometa
que, antorcha aún, como oprimida antorcha,
invariablemente, indefinidamente,
cae,
pidiendo destrucción, ansiando choque.

répandue en une angoisse liquide ;
non, aucun d'aussi monstrueux
que cette vermine qui rugit vers toi,
que cette inconnue déchirée
qui à présent te blâme avec ses gémissements articulés,
qui à présent te dit :
« Oh Dieu,
ne me tourmente plus,
dis-moi ce que signifient
ces monstres qui m'entourent
et cette frayeur intime qui vers toi gémit dans la nuit. »

« À Miette »

Bête qui pleures à mon côté, dis-moi :
Quel dieu farouche
te remue-t-il les entrailles ?
À qui ou à quel vide
s'adresse ton ardent désir,
ton obscur cœur ?
Pourquoi gémis-tu, que flaires-tu, que guettes-tu ?
Flaires-tu, dis, la mort ?
Hurles-tu à la mort,
projetée, tel un autre chien famélique,
derrière moi, derrière ton maître ?
Hélas, Miette,
ta terreur est peut-être seulement celle de l'homme
qui brandissait la fourche à faner,
ou l'horreur de la bête fauve
plus puissante que toi.
Toi, oui, Miette ; peut-être pleures-tu pour cela.
Moi, non.

Ce que je ressens c'est
une horreur initiale de nébuleuse ;
ou cette frayeur du vide,
quand l'être se dissout, cette amertume
de l'astre qui se refroidit parmi des corps lumineux
plus jeunes, à cause d'un froid sidéral,
à cause de ce froid qui s'achève
lors de la première nuit, encore non créée ;
ou cette verdâtre angoisse de la comète
qui, encore torche, comme une torche opprimée,
invariablement, indéfiniment,
tombe,
réclamant la destruction, désirant le choc.

Ah, sí, que es más horrible
infinito caer sin dar en nada,
sin nada que chocar. Oh viaje negro,
oh poza del espanto:
y, cayendo, caer y caer siempre.

Las sombras que yo veo tras nosotros,
tras ti, Pizca, tras mí,
por las que estoy llorando,
ya ves, no tienen nombre:
son la tristeza original,
son la amargura
primera,
son el terror oscuro,
ese espanto en la entraña
de todo lo que existe
(entre dos noches, entre dos simas, entre dos mares),
de ti, de mí, de todo.
No tienen, Pizca, nombre, no; no tienen nombre.

«El alma era lo mismo que una ranita verde»

El alma era lo mismo
que una ranita verde,
largas horas sentada sobre el borde
de un rumoroso
Misisipí.
Desea el agua, y duda. La desea
porque es el elemento para que fue criada,
pero teme
el bramador empuje del caudal,
y, allá en lo oscuro, aún ignorar querría
aquel inmenso hervor
que la puede apartar (ya sin retorno,
hacia el azar sin nombre)
de la ribera dulce, de su costumbre antigua.
Y duda y duda y duda la pobre rana verde.

Y hacia el atardecer,
he aquí que, de pronto,
un estruendo creciente retumba derrumbándose,
y enfurecida salta el agua
sobre sus lindes,
y sube y salta
como si todo el valle fuera
un hontanar hirviente,

Ah, oui, car c'est plus horrible
de tomber à l'infini sans rien rencontrer,
sans rien à quoi se heurter. Oh noir voyage,
oh fosse de la frayeur :
et, en tombant, tomber et tomber toujours.

Les ombres que moi je vois derrière nous,
derrière toi, Miette, derrière moi,
pour lesquelles je suis en train de pleurer,
tu le vois bien, elles n'ont pas de nom :
elles sont la tristesse originelle,
elles sont l'amertume
première,
elles sont la terreur obscure,
cette frayeur dans les entrailles
de tout ce qui existe
(entre deux nuits, entre deux gouffres, entre deux mers),
de toi, de moi, de tout.
Elles n'ont, Miette, pas de nom, non ; elles n'ont pas de nom.

« L'âme était comme une petite grenouille verte »

L'âme était comme
une petite grenouille verte,
de longues heures assise sur le bord
d'un murmurant
Mississippi.
Elle désire l'eau, et elle doute. Elle la désire
car c'est l'élément pour lequel elle fut créée,
mais elle craint
l'énergie rugissante du courant,
et, là-bas dans l'obscurité, elle voudrait encore ignorer
cet immense bouillonnement,
qui peut l'éloigner (désormais sans retour,
vers le hasard sans nom)
du doux rivage, de sa vieille habitude.
Et doute et doute et doute la pauvre grenouille verte.

Et vers la tombée du jour,
voici que, tout soudain,
un fracas qui grandit éclate en s'effondrant,
et en furie s'élançait l'eau
par-dessus ses frontières,
et elle monte et s'élançait
comme si toute la vallée était
un ensemble de sources bouillonnantes,

y crece y salta
en rompientes enormes,
donde se desmoronan
torres nevadas contra el huracán,
o ascienden, dilatándose
como gigantes flores que se abrieran al viento,
efímeros arcángeles de espuma.
Y sube, y salta, espuma, aire, bramido,
Mientras a entrambos lados rueda o huye,
oruga sigilosa o tigre elástico
(fiera, en fin, con la comba del avance)
la lámina de plomo que el ancho valle oprime.

Oh, si llevó las casas, si desraigó los troncos,
si casi horadó montes,
nadie pregunta por las ramas verdes...

... ¡Ay, Dios,
cómo me has arrastrado,
cómo me has desarraigado,
cómo me llevas
en tu invencible frenesí,
cómo me arrebastate
hacia tu amor!

Yo dudaba.
No, no dudo:
dame tu incognita aventura,
tu inundación, tu océano,
tu final,
la tromba indefinida de tu mente,
dame tu nombre,
en ti.

«Hombre»

Hombre,
gárrula tolvana
entre la torre y el azul redondo,
vencejo de una tarde, algarrabía
desierta de un verano.
Hombre, borrado en la expresión, disuelto
en ademán: sólo flautín bardaje,
sólo terca trompeta,
hispida en el solar contra las tapias.

et elle grandit et s'élance
en d'énormes brisants,
là où s'affaissent
des tours enneigées contre l'ouragan,
ou bien s'élèvent, se déployant
comme des fleurs géantes, qui s'ouvriraient au vent,
éphémères archanges d'écume.
Et elle monte, et s'élance, écume, air, rugissement,
tandis que des deux côtés roule ou s'enfuit,
chenille silencieuse ou tigre élastique
(bête fauve, en somme, avec le balancement de la marche)
la lame de plomb qui oppresse la large vallée.

Oh, si elle a emporté les maisons, si elle a déraciné les troncs,
si elle a presque percé des montagnes,
personne ne s'inquiète des grenouilles vertes...

... Hélas, Dieu,
comme tu m'as traîné,
comme tu m'as déraciné,
comme tu m'emportes
dans ton invincible frénésie,
comme tu m'as ravi
vers ton amour !

Moi je doutais.
Non, je ne doute pas :
donne-moi ton aventure inconnue,
ton inondation, ton océan,
ta fin,
la trombe indéfinie de ton esprit,
donne-moi ton nom,
en toi.

« Homme »

Homme,
babillant tourbillon
entre la tour et l'azur circulaire,
martinet d'une soirée, brouhaha
désert d'un été.
Homme, effacé dans l'expression, dissous
dans un geste : juste un fifre berdache,
juste une trompette entêtée,
hirsute sur le terrain vague contre les murs de pisé.

Hombre,
melancólico grito,
¡oh solitario y triste
garlador!: ¿dices algo, tienes algo
que decir a los hombres o a los cielos?
¿Y no es esa amargura
de tu grito, la densa pesadilla
del monólogo eterno y sin respuesta?

Hombre,
cárbabo de tu angustia,
agüero de tus días
estériles, ¿qué aúllas, can, qué gimes?
¿Se te ha perdido el amo?
No: se ha muerto.

¡Se te ha podrido el amo en noches hondas,
y apenas sólo es ya polvo de estrellas!
Deja, deja ese grito,
ese inútil plañir, sin eco, en vaho.
Porque nadie te oirá. Solo. Estás solo.

«Raíces del odio»

¡Oh profundas raíces,
amargor de veneno hasta mis labios
sin estrellas, sin sangre!
¡Furias retorcedoras
de una vida delgada en indeciso
perfume! ¡Oh yertas, soterradas furias!

¿Quién os puso en la tierra
del corazón? Que yo buscaba pájaros
de absorto vuelo en la azorada tarde,
jardines vagos cuando los crepúsculos
se han hecho dulce vena,
tersa idea divina,
si hay tercas fuentes, sollozante música,
dulces sapos, cristal, agua en memoria.
Que yo anhelaba aquella flor celeste,
rosa total –sus pétalos estrellas,
su perfume el espacio,
y su color el sueño–
que en el tallo de Dios se abrió una tarde,
conjunción de los átomos en norma,
el tibio, primer día,
cuando amor se ordenaba en haces de oro.

Homme,
mélancolique cri,
oh solitaire et triste
bavard ! : dis-tu quelque chose, as-tu
quelque chose à dire aux hommes ou aux cieux ?
Et n'est-ce pas cette amertume
de ton cri, le dense cauchemar
du monologue éternel et sans réponse ?

Homme,
chat-huant de ton angoisse,
présage de tes jours
stériles, pourquoi hurles-tu, chien, pourquoi gémis-tu ?
As-tu perdu ton maître ?
Non, il est mort.

Ton maître a pourri dans des nuits profondes,
et à peine s'il n'est plus désormais que poussière d'étoiles !
Laisse, laisse ce cri,
cette plainte inutile, sans écho, embuée.
Parce que personne ne t'entendra. Seul. Tu es seul.

« Racines de la haine »

Oh profondes racines,
amertume de poison jusqu'à mes lèvres
sans étoiles, ni sang !
Furies bonnes à tordre
une vie ténue dans un indécis
parfum ! Oh furies rigides, enterrées !

Qui vous a mis dans la terre
du cœur ? Car moi je cherchais des oiseaux
au vol absorbé dans le soir effrayé,
des jardins vagues quand les crépuscules
se sont mués en douce veine,
idée pure et divine,
s'il y a des sources entêtées, de la musique en sanglots,
de doux crapauds, du cristal, de l'eau en mémoire.
Car moi je soupirais après cette fleur céleste,
rose totale – ses pétales, des étoiles,
son parfum, l'espace,
et sa couleur, le songe –
qui sur la tige divine s'ouvrit un soir,
conjonction des atomes en règle,
le tiède, premier jour,
quand amour s'ordonnait en gerbes d'or.

Y llegabais vosotras, llamas negras,
embozadas euménides, enlutados espantos,
raíces sollozantes,
vengadoras raíces,
seco jugo de bocas ya borradas.

¿De dónde el huracán,
el fúnebre redoble
del campo, los sequísimos
nervios, mientras los agrios violines
hacen crujir, saltar las cuerdas últimas?
¡Y ese lamer, ese lamer constante
de las llamas de fango,
voracidad creciente
de las noches de insomnio, negra hiedra
del corazón, mano de lepra en flecos
que retuerce, atenaza
las horas secas, nítidas,
inacabables, ay,
hozando con horrible
mucosidad,
tibia mucosidad,
la boca virginal, estremecida!
¡Oh! ¿De dónde, de dónde, vengadoras?

¡Oh vestiglos! ¡Oh furias!
Ahí tenéis el candor, los tiernos prados,
las vaharientas vacas de la tarde,
la laxitud dorada y el trasluz
de las dulces ojeras,
¡ay viñas de San Juan,
cuando la ardiente lanza del solsticio
se aterciopela en llanto!

Ahí tenéis la ternura
de las tímidas manos ya no esquivas,
de manos en delicia, abandonadas
a un fluir de celestes nebulosas,
y las bocas de hierba suplicante
próximas a la música del río.
¡Ay del dulce abandono! ¡Ay de la gracia
mortal de la dormida primavera!

¡Ay palacios, palacios,
termas, anfiteatros, graderías,
que robasteis sus salas a los vientos!

Et vous arriviez, vous, flammes noires,
euménides voilées, fantômes en deuil,
racines en sanglots,
vengeresses racines,
jus sec de bouches désormais effacées.

D'où viennent l'ouragan,
les funèbres roulements de tambour
de la campagne, les nerfs
tout secs, tandis que les aigres violons
font crisser, sauter les cordes ultimes ?
Et ce coup de langue, ce coup de langue continu
qu'ont les flammes de fange,
voracité croissante
des nuits d'insomnie, noir lierre
du cœur, main de lèpre toute en franges
qui tord, tenaille
les heures sèches, nettes,
interminables, hélas,
fouillant avec une horrible
mucosité,
une tiède mucosité,
la bouche virginal, qui frissonne !
Oh ! D'où, mais d'où, vengeresses ?

Oh monstres ! Oh furies !
Voilà devant vous la candeur, les tendres prés,
les vaches qui exhalent leur souffle dans le soir,
le relâchement couleur d'or et les reflets lumineux
des doux cernes,
hélas, vignes de la Saint-Jean,
quand l'ardente lance du solstice
se veloute de larmes !

Voilà devant vous la tendresse
des timides mains qui ne sont plus rétives,
de mains en plein délice, abandonnées
à un flux de célestes nébuleuses,
et les bouches d'herbe suppliante
proches de la musique du fleuve.
Malheur au doux abandon ! Malheur à la grâce
mortelle du printemps endormi !

Hélas, palais, palais,
thermes, amphithéâtres, gradins,
qui avez volé leurs salles aux vents !

¡Ay torres de mi afán, ay altos cirios
que vais a Dios por las estrellas últimas!
¡Ay del esbelto mármol, ay del bronce!

¡Ay chozas de la tierra,
que dais sueño de hogar al mediodía,
borradas casi en sollozar de fuente
o en el bullir del romeral solícito,
rubio de miel sonora!

¿Pero es que no escucháis, es que no veis
cómo el fango salpica
los últimos luceros putrefactos?
¿No escucháis el torrente de la sangre?
¡Y esas luces moradas,
esos lirios de muerte, que galopan
sobre los duros hilos de los vientos!

Sí, sois vosotras, hijas de la ira,
frenéticas raíces
que penetráis, que herís,
que hozáis, que hozáis con vuestros secos brazos,
flameantes banderas de victoria,
donde lentas se yerguen,
súbitas se desgarran
las afiladas testas viperinas.

Sádicamente, sabiamente,
morosamente,
roéis la palpitante,
la estremecida pulpa voluptuosa.
Lúbricos se entretajan
los enormes meandros,
las pausadas anillas;
y las férreas escamas
abren rastros de sangre y de veneno.

¡Cómo atraviesa el alma vuestra gélida
dyección nauseabunda!
¡Cómo se filtra el acre,
el fétido sudor de vuestra negra
corteza sin luceros,
mientras salta en el aire en amarilla
lumbrarada de pus, vuestro maldito
semen...!

Hélas, tours de mon ardeur, hélas, hauts cierges
qui allez à Dieu par les étoiles ultimes !
Malheur au svelte marbre, malheur au bronze !

Hélas, chaumières de la terre,
qui faites dormir comme au foyer à midi,
presque effacées en sanglots de source
ou dans les mouvements des romarins attentionnés,
blonds de miel sonore !

Mais n'entendez-vous donc pas, ne voyez-vous donc pas
comme la fange éclabousse
les ultimes étoiles en putréfaction ?
N'entendez-vous pas le torrent du sang ?
Et ces lumières violettes,
ces iris de mort, qui galopent
sur les durs fils des vents !

Oui, c'est bien vous, filles de la colère,
frénétiques racines
qui pénétrez, qui blessez,
qui fouillez, qui fouillez avec vos bras desséchés,
flamboyantes bannières de victoire,
où lentement se dressent,
soudainement se déchirent
les rostres effilés et vipérins.

Sadiquement, savam-
ment, nonchalamment,
vous rongez la palpitante,
la frissonnante pulpe voluptueuse.
Lubriquement s'entrelacent
les énormes méandres,
les calmes anneaux ;
et les écailles de fer
ouvrent des traces de sang et de poison.

Comme elle traverse l'âme, votre froide
déjection nauséabonde !
Comme elle s'infiltré, l'âtre,
la fétide sueur de votre noire
écorce sans étoiles,
tandis que s'élançe dans l'air en jaunes
lumières de pus, votre maudite
semence... !

¡Morir! ¡Morir!
¡Ay, no dais muerte al mundo, sí alarido,
agonía, estertor inacabables!

Y ha de llegar un día
en que el mundo será sorda maraña
de vuestros fríos brazos,
y una charca de pus el ancho cielo,
raíces vengadoras,
¡oh lívidas raíces pululantes,
oh malditas raíces
del odio, en mis entrañas,
en la tierra del hombre!

Hombre y Dios

Hombre es amor. Hombre es un haz, un centro
donde se anuda el mundo. Si Hombre falla,
otra vez el vacío y la batalla
del primer caos y el Dios que grita «¡Entro!»

Hombre es amor y Dios habita dentro
de ese pecho y, profundo, en él se acalla;
con estos ojos fisga, tras la valla,
su creación, atónitos de encuentro.

Amor-Hombre, total rijo sistema
yo (mi Universo). ¡Oh Dios, no me aniquiles,
tú, flor inmensa que en mi insomnio creces!

Yo soy tu centro para ti, tu tema
de hondo rumiar, tu estancia y tus pensiles.
Si me deshago, tú desapareces.

Mourir ! Mourir !
Hélas, vous ne faites pas mourir le monde, mais vous le
faites crier,
agoniser, râler interminablement !

Et viendra un jour
où le monde sera sourde broussaille
de vos bras froids,
et une mare de pus le large ciel,
racines vengeresses,
oh livides racines pullulantes,
oh maudites racines
de la haine, dans mes entrailles,
dans la terre de l'homme !

Homme et Dieu

Homme est amour. Homme est un faisceau, un centre
où se noue le monde. Si Homme fait défaut,
à nouveau le vide et la bataille
du premier chaos et le Dieu qui crie « J'entre ! »

Homme est amour, et Dieu habite à l'intérieur
de cette poitrine et, profondément, en elle il fait silence ;
il épie, derrière la barrière, sa création,
avec ces yeux, abasourdis par la rencontre.

Amour-Homme, je régis tout entier le système,
moi (mon Univers). Oh Dieu, ne m'anéantis pas,
Toi, fleur immense qui dans mon insomnie grandis !

Moi je suis ton centre pour toi, la question
qui te fait ruminer profondément, ta demeure et tes Édens.
Si je me dissous, toi tu disparais.

Gozos de la vista

«Luz a ciegas»

Me pregunto otra vez:
¿Qué es la luz sin un ojo que la mire?

Sí, nosotros decimos:
«Enciéndeme la luz, apágala»,
«A la luz de la luna»,
«Qué luz la de estos días soleados de otoño».

Todo, sensación, ilusión.
Tú interpretas la luz, que era negrura, ojo,
lo mismo que las ondas de la radio
son silencio y distancia,
hasta que el receptor las detiene y transforma.

Ay, ondas de la luz, ciegra negrura.

Joies de la vue

« Lumière à l'aveuglette »

Je me demande à nouveau :
Qu'est-ce que la lumière sans un œil qui la regarde ?

Oui, nous, nous disons :
« Allume-moi la lumière ; éteins-la »,
« À la lumière de la lune »,
« Quelle lumière que celle de ces jours ensoleillés
d'automne ».

Tout, sensation, illusion.
Toi tu interprètes la lumière, qui était tache noire, œil,
de même que les ondes de la radio
sont silence et distance,
jusqu'à ce que le récepteur les arrête et les transforme.

Hélas, ondes de la lumière, aveugle tache noire.